

## **La famille et la fête, dans les pays économiquement développés par le cardinal Philippe Barbarin (Milan, 30-31 mai 2012)**

Dans son livre *La Communauté, lieu du pardon et de la fête*, Jean Vanier écrit : « La fête est une expérience commune de joie, un chant d'action de grâces ... La fête nourrit les cœurs, redonne l'espérance et une force pour vivre les souffrances et les difficultés de la vie quotidienne ». Puis il ajoute : « Plus un peuple est pauvre, plus il aime fêter. ... Dans les pays riches, nous avons perdu l'art de célébrer ... Les sociétés devenues riches ont perdu le sens de la fête en perdant le sens de la tradition<sup>1</sup>. »

A partir de ces lignes et de mon expérience missionnaire à Madagascar aussi bien que de ma mission pastorale en France, je voudrais vous proposer une réflexion sur « la famille et la fête dans les pays économiquement développés ». Elle abordera trois points :

1. Le lien entre la fête et la souffrance.
2. La fête qui fortifie le sentiment d'appartenance à une famille ou à une communauté.
3. La fête comme ouverture sur un ailleurs, sur le Royaume.

### **1. Le lien entre la fête et la souffrance**

La fête permet d'aller au-delà des souffrances. Jamais je n'ai rencontré de pays aussi pauvre que Madagascar où j'ai passé quatre années de ma vie, avant de devenir évêque. Et comme le dit Jean Vanier, c'est un pays où l'on a spontanément le sens de la fête, des chants, de la danse. Lorsque j'arrivais dans une famille où il n'y avait vraiment rien, on voyait rapidement se créer une atmosphère de fête par la présence des voisins, l'improvisation des chants, puis d'une danse personnelle ou communautaire. Il n'y avait rien à offrir mais les personnes, elles, étaient « offertes ». Elles savaient accueillir l'hôte, même s'il survenait à l'improviste.

Il est connu que les liturgies africaines et malgaches sont aussi interminables que joyeuses et bruyantes. On y vit des processions multiples et impressionnantes, pour l'entrée, avant la liturgie de la Parole où le lectionnaire est acclamé comme une présence vivante de Jésus au milieu de nous, pour la quête, puis pour les offrandes où l'on a l'impression que c'est toute la vie locale qui est déposée au pied de l'autel. Il y a aussi bien sûr la procession de communion, et celle de la sortie... Et il ne faut plus oublier non plus l'acclamation parfois très longue qui suit la consécration, les danses qui accompagnent le geste de paix....

Après les ordinations et les professions religieuses, un grand repas communautaire est offert. Plusieurs fois, j'ai eu le sentiment que la Messe ne se terminait vraiment qu'avec l'impressionnante procession des gâteaux et des desserts de toutes sortes, qui fait plusieurs fois le tour de la salle à manger, accompagnée de danses et de chants inspirés du *Magnificat*. Entre la Messe qui commence à 8 h et le repas qui se termine à 15 ou 16 h, on a

---

<sup>1</sup> Jean VANIER, *La communauté, lieu du pardon et de la fête*, Fleurus, 1979, p. 311.

l'impression de vivre une seule fête où la joie est simple, rayonnante et partagée entre toutes les générations présentes. Ces fêtes sont préparées avec d'autant plus de soin que les familles et le pays connaissent une plus grande souffrance.

Je ne voudrais pas cependant affirmer, comme le fait Jean Vanier, que les pays développés ne savent plus faire la fête. A l'occasion d'anniversaires significatifs, les familles déploient des trésors d'imagination, d'affection dans un climat d'hospitalité large, ouverte, et cela crée une atmosphère de grande joie. Oui, je sais qu'il y a des « rave parties », des soirées où l'alcool coule à flots et où la drogue fait des ravages, sans parler de la débauche, des soirées où le bruit, la puissance de la sonorisation, le jeu et le mirage des éclairages impressionnants émoussent l'esprit, mais tout cela ne fait pas disparaître, même chez nous, un authentique sens de la fête.

Ici encore, elle n'est pas déconnectée de la souffrance et de la fragilité. On prépare avec un grand soin l'anniversaire d'un enfant de 5 ans, le premier où l'on pourra inviter des copains, parce que la vie est encore fragile et que les yeux de l'enfant seront éblouis, écarquillés de joie. Quand arrive le grand âge, la vie est de nouveau fragilisée, et toute une famille prépare aussi avec grande attention le 80<sup>e</sup> et *a fortiori* le 100<sup>e</sup> anniversaire des grands-parents ou arrière grands-parents. C'est un événement plus émouvant, plus important qu'un anniversaire de 20, 40 ou 50 ans. On veille à ce que chacun, et surtout les enfants, ait sa place, apporte son témoignage d'affection. La souffrance qui est présente à ce moment-là, c'est que l'on n'est pas sûr de pouvoir fêter l'anniversaire suivant.

On peut voir un autre lien entre la fête et la souffrance, dans l'attention portée à celui ou à celle qui dans une famille souffre d'un handicap, d'une difficulté psychologique, de n'être pas marié, de ne pas avoir d'enfants ... Tous sentent alors la nécessité de manifester une présence plus attentive et un engagement plus grand dans la fête. Parfois, c'est celui-là même qui organise la fête qui cache sa propre souffrance. Je pense aux dîners très raffinés et aux fêtes incroyables, imaginés par Charles de Foucauld avant sa conversion. Héritier d'une grande famille, orphelin de ses deux parents depuis l'âge de six ans, il dépensait des sommes folles et déployait des trésors d'ingéniosité pour ces soirées. Son biographe écrit :

« Il souffre et chaque jour un peu plus. Il a cessé de s'abuser et, contrairement à ce qu'il espérait à Saumur, il se trouve, maintenant qu'il plus libre, encore plus incapable de se supporter lui-même. » Sans jamais éclabousser de son luxe, il se lance dans l'aventure de la fête : « La vraie fête qui illumine, transfigure et catalyse pour quelques heures, quelques instants, tout ce qu'il y a d'audace, d'imagination et de génie ... » Le rideau tombé, il n'éprouvait que « dégoût, ennui infinis. <sup>2</sup>»

Quelques siècles plus tôt, François d'Assise, le fils insouciant du riche marchand Pierre Bernardone, vivait de telles aventures avec une immense prodigalité. Il conviait toute la jeunesse d'Assise à des fêtes éblouissantes dont il sortait chaque fois déçu, lui aussi.

---

<sup>2</sup> Marguerite CASTILLON DU PERRON, *Charles de Foucauld*, Grasset, 1982, p. 79 et 76.

Parfois l'autorité politique a joué de la fête pour endormir et flatter le peuple. L'expression bien connue « *Panem et circenses* » servait presque de programme politique dans l'Empire romain. La distribution de nourriture et l'organisation de jeux publics faisaient office d'« opium du peuple ».

La fête a pour but de nous faire échapper aux souffrances, à la routine ou à la morosité du quotidien. Sans y parvenir toujours, elle permet de les oublier, au moins pour un moment. Un adage espagnol nous en prévient : « *Días de mucho, vísperas de poco* » ; toutes les langues ont leur manière de mettre en garde sur les « lendemains de fête ».

## **2. La fête qui fortifie le sentiment d'appartenance à une famille ou à une communauté**

Les fêtes jalonnent la vie d'une famille ou d'une communauté de croyants. Elles sont des rendez-vous réguliers, affectifs, spirituels et liturgiques, comme des points de repères qui renouvellent notre relation avec les proches. C'est assez frappant, dans une ville comme Lyon, de voir le silence et le calme de la première quinzaine d'août. Tous les Lyonnais sont partis en vacances. Et soudain, le 14 août au soir, on a l'impression que tout s'active, reprend vie autour de la colline de Fourvière. Le sanctuaire ne désemplit pas pour la procession du 14 au soir, et toute la journée du 15 août, pour les Messes, les célébrations mariales, la bénédiction des enfants ...

D'où viennent toutes les foules qui envahissent Lourdes, Rocamadour, la Salette, Le Puy pour la fête de l'Assomption ? Les journalistes m'interrogent régulièrement sur le sujet, avec étonnement. En fait, en France, le 15 août est comme une seconde fête nationale. Elle l'a été d'ailleurs pendant des siècles. Les familles quittent leur lieu de vacances pour un jour ou deux, et n'hésitent pas à faire 50, 100 ou 200 km pour vivre la joie de cette fête au cœur de la grande famille de l'Eglise. C'est un peu comme le sommet spirituel de l'été, et les enfants comprennent ainsi, sans nécessité d'explications complémentaires, qu'ils appartiennent à une famille catholique. Cela s'inscrit dans leur mémoire profonde et contribuera à la construction de leur personnalité.

Il est frappant de voir, chez les Juifs, comment une journée de pénitence et de jeûne, comme le *Yom Kippour*, est vécue dans un esprit de fête intérieure et avec une grande espérance. Même les Juifs qui ne se disent pas croyants savent qu'ils appartiennent à ce peuple choisi et béni. Ils se rendent à la Synagogue où ils entendent et récitent d'interminables prières pour demander le pardon des péchés. Même s'ils se croient et se disent éloignés de la foi, ils vivent cette journée avec une réelle correspondance intérieure. Par manière de boutade, un ami juif me disait un soir de *Kippour* : « Dieu n'existe pas, mais il est clair que nous sommes son peuple. » Au même moment, le grand rabbin exultait : « C'est sûr, Monsieur le cardinal, le Messie va bientôt venir ! »

Dans nos pays, des quantités de petits sanctuaires gardent la tradition d'un jour de fête, en pleine campagne. Un peuple, des foules parfois se rassemblent, toutes générations confondues, comme dans les fêtes familiales. Les grands-parents tiennent beaucoup à ce que les enfants prennent part dès leur jeune âge à ces rendez-vous d'Eglise. Et chacun doit s'y impliquer, sinon la fête ne sera pas réussie. C'est un des lieux où l'on comprend, comme l'enseigne Benoit XVI, que l'on ne peut pas vivre toutes les exigences de la justice sans la charité.

Quand on parle de « fortifier » la communauté, il est important de noter que cette force ne veut pas dire fermeture et que la vie d'une famille, le sentiment d'appartenance à une communauté ne se fortifient que si les portes restent ouvertes à d'autres. Les enfants voient et comprennent encore mieux quelle est leur famille, lorsque les invités et tous ceux qui sont accueillis se renouvellent. On peut en dire autant pour la fête d'une bourgade, qui attire et réjouit les gens qui n'en font pas partie et qui sont venus pour l'occasion. On connaît la grande tradition des « Mystères » au Moyen-Age, encore présente dans certains endroits : des villages entiers s'engageaient profondément, avec foi, dans la représentation de la Passion du Seigneur ou de l'une des grandes scènes de l'Evangile. Et l'on venait d'alentour ou de plus loin encore pour assister à ce spectacle et recevoir ce témoignage.

### **3. La fête comme ouverture sur un ailleurs, sur le Royaume**

Une des fonctions de la fête est certainement d'ouvrir sur un ailleurs. J'ai déjà évoqué cet aspect, en mentionnant les fêtes étonnantes que peut organiser celui qui veut sortir de sa souffrance. Il est vrai qu'il y a, dans la fête, un « au-delà » des conventions sociales et des règles dans lesquelles nous avons coutume de vivre. On le constate déjà avec la petite expérience du jeu de société. Dans les familles où l'on joue, on sait qu'il s'agit là d'un moment de fête. On dit souvent en France : « Quand on joue, on peut tout se dire. » Rien de choquant à ce qu'une expression brusque, et même apparemment irrespectueuse ou violente, soit dite par des petits enfants à leurs grands-parents, quand quelque chose se passe mal dans un jeu. Personne ne s'en offusque, car « au jeu, on peut tout se dire ». Dans ces moments-là, on pressent qu'il y a un ailleurs, où les règles ne sont pas les mêmes, où les conventions sociales tombent et où on se trouve dans un autre rapport avec les autres, comme si les différences étaient abolies.

Pour montrer comment la fête peut ouvrir un cœur de croyant sur l'au-delà, je voudrais rappeler l'épisode du second livre de Samuel où David danse, à peine vêtu, en tournoyant devant l'arche d'Alliance. « *Mikal, la fille de Saül, regardait par la fenêtre, et elle vit le roi David qui sautait et tournoyait devant le Seigneur et, dans son cœur, elle le méprisa.* » Puis elle dit : « *Comme il s'est fait honneur aujourd'hui, le roi d'Israël qui s'est découvert aujourd'hui au regard des servantes de ses serviteurs comme se découvrirait un homme de rien.* » Mais David n'en a cure : « *C'est devant le Seigneur que je danse ... et je*

*m'abaisserai encore davantage, je serai vil à tes yeux, mais auprès des servantes dont tu parles, auprès d'elles, je serai en honneur.* » L'atmosphère est à la fête, certes, David fait distribuer à tout le peuple du pain, de la viande, des gâteaux, mais il vit d'abord cet événement sous le regard de Dieu (2 Sam 6, 14-22).

Dans le texte saisissant où il médite sur la Passion du Seigneur, Charles Péguy retourne ce moment cruel de violence et d'injustice, pour montrer qu'au contraire il s'agit de la grande fête de la famille humaine et que le vin nouveau de son sang sera source de joie pour le monde :

« Alors comme tous les mourants, il repassait sa vie entière,  
Toute la vie à Nazareth ...  
Et il se demandait comment il avait pu se faire autant d'ennemis...  
C'était une gageure, c'était un défi.  
Tous ceux qui étaient là, qui étaient venus ...  
Qui étaient comme assemblés à une fête  
A une fête odieuse  
C'était la grande fête qui était donné pour le salut du monde.  
Seulement, c'est lui qui en faisait les frais.<sup>3</sup> »

Dans le Nouveau Testament, le ministère de Jésus s'ouvre sur une fête qui résume tout. Il accomplit son « *premier signe* » aux noces de Cana où le vin se met à manquer. Marie s'en aperçoit, s'approche pour le prévenir, prépare les serviteurs avec cette belle consigne : « *Faites tout ce qu'il vous dira.* » C'est alors que le Christ s'engage dans cette fête familiale, en disant aux serviteurs : « *Remplissez d'eau les cuves.* » Et, une fois que c'est fait : « *Maintenant puisez et portez-en au Maître du repas* » (Jn 2, 7-8). Dans le 4<sup>e</sup> évangile, ce récit est placé au début pour nous montrer que Dieu est venu dans la famille humaine afin d'y célébrer la grande fête de l'Alliance. Il arrive que le vin et la joie fassent défaut dans nos familles ou nos communautés chrétiennes, mais la présence de celui qui est avec nous « *jusqu'à la fin du monde* » (Mt 28, 20) et son attention permettent de faire surgir au milieu de nous une lumière qui symbolise le Royaume et qui nous renouvelle.

Ce premier signe de Cana annonce le chant de triomphe autour du trône, que nous rapporte le livre de l'Apocalypse : « *Soyons dans la joie exultons, rendons lui gloire, car voici les noces de l'Agneau ... Heureux les invités au festin des noces de l'Agneau !* » (19, 7-8).

---

<sup>3</sup> Charles PEGUY, *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, in *Œuvres Poétiques complètes*, La Pléiade, Gallimard, 1975, p. 479-480.